

Il est une heure, nos bras se sont déliés et tu viens de t'endormir près de moi. Mon ventre étranger et familier est plein de mouvements et de tensions, comme chaque soir. Plus que chaque soir ? Cet après-midi au soleil, nous sommes allés marcher avec les enfants. La grossesse est à terme demain, depuis quelques jours nous essayons de marcher davantage, pour lancer l'accouchement. Souvent la nuit, je me suis levée, j'ai pensé à un début de travail, puis les contractions se sont arrêtées. Nous nous sommes impatientés, inquiétés peut-être... Ces derniers jours, et aujourd'hui particulièrement en marchant au soleil, j'ai pris mon parti de cette grossesse qui se termine langoureusement, je suis prête à accepter sereinement, apaisée, que le terme soit dépassé, à laisser à la nature le temps qu'elle exige. J'en souris même, moi qui ne sais rien de la patience ! J'ai aussi depuis quelques heures pris la décision claire, après mille craintes et hésitations, d'accoucher à la maison. Tu m'accompagnes, confiant, dans ce choix pourtant curieux et inquiétant pour toi il y a quelques mois, et je t'en suis profondément reconnaissante. Au début de la grossesse, une visite ensemble à la maternité, pourtant la moins médicalisée de la ville, a montré que le protocole s'est durci : pose obligatoire d'un accès veineux sur la main dès l'arrivée, 20 mn de monitoring obligatoire toutes les heures, même dans la jolie chambre de naissance avec coussins et baignoire où tout devrait être « comme à la maison », la sécurité hospitalière en plus. Longtemps nous avons soupesé nos craintes et mon désir d'accoucher à la maison. Le souvenir de la transe de mes trois précédents accouchements, de mon besoin de bouger, de choisir mes mouvements, d'être guidée ou écoutée pour la position (plus jamais couchée sur le dos ! La présentation postérieure du bébé rend la position insupportable !) me conduisent à refuser le protocole médical habituel. Pour toi ce sera ton premier bébé, peut-être le seul que nous aurons ensemble, je veux que cela soit vivant, mémorable, que tu aies complètement ta place auprès de moi et de ton petit... Je veux rester auprès de toi et de mes trois grands, aussi, j'envisage mal de séjourner seule à la maternité en vous laissant ici, j'ai besoin de vous, de mon nid, de nous sentir liés par cette naissance. Nous avons beaucoup parlé, exprimé nos craintes si l'accouchement à la maison « tournait mal », mais ces dernières heures c'est plutôt l'intuition, la pulsion première qui parle : ce sera donc chez nous.

Sommes-nous encore enlacés ? Ce ventre énorme trouble et renforce à la fois notre intimité. Tu dors maintenant, mais les puissantes ondulations de mon ventre ne s'apaisent pas mais se précisent et se scandent comme une danse lente émerge de l'agitation. Elles me quittent, je n'en suis plus maîtresse, voici que mon ventre vit sa vie. Dix minutes. Contraction. Dix minutes. Je me lève et vais chercher un réveil. J'ai un peu froid. Cinq minutes. Cinq minutes. Comment doit-je respirer pour passer les contractions confortablement ? Est-ce mieux accroupie ? Je veux marcher pour balancer mon bassin et passer le temps, mais la tête du bébé est si basse déjà que j'en suis gênée, je suis mieux immobile. J'ai mal au dos : je sais que le bébé est en présentation postérieure, Mathias aussi, quand il est né, se présentait ainsi, je retrouve peu à peu les sensations d'ouverture et de pression dans le dos : « accoucher par les reins », quelle drôle d'expression... Ce n'est pas ce que je ressens, cette petite phrase semble parler d'un mouvement contre nature, quand pour moi tout va bien. Aïe, ça fait mal, je goûte le petit délice de ce secret que je préserve encore un peu, avant d'appeler Isabelle et de te réveiller pour t'inviter dans la danse. Prends des forces, mon amour, bientôt notre fusée va décoller pour aller chercher notre fille, tu vas vivre un moment puissant et unique, je te veux reposé pour le boire avec moi.

Cette quatrième naissance commence comme les précédentes. Dans une douce euphorie, je me promène, au bord du fou rire. Mon ventre s'amuse et je suis de la fête. Quatre enfants, quatre fois, j'ai passé une heure, deux heures, ou plus, dans cette joie épuisante et un peu inquiète des contractions qui s'enchaînent, sans me résoudre à l'idée que l'accouchement commence. Ma petite voix l'affirme pourtant sans aucun doute, mais le temps se suspend, je

suis si immergée dans la surprise de ce qui saisit mon corps instant après instant que l'idée de l'avenir – la suite des contractions, la naissance – me paraît extrêmement lointaine. Je suis le présent se faisant.

Cuisine. J'ai toujours froid. « Allô Isabelle? Excuse moi, c'est la nuit, mais voici une heure trente que j'ai des contractions, elles viennent toutes les 5 mn depuis 45 mn ». Je le dis sans y croire, ces informations me font rire comme une blague. Isabelle me dira au petit matin que je n'avais pourtant pas l'air de douter. Elle répond ensommeillée « Tu veux que je vienne maintenant ? » Oui et non, je suis bien, seule, je n'ai pas hâte de passer à la vitesse supérieure, lorsque le dos est collé au dossier par l'accélération du travail. Mais pourquoi avoir tiré Isabelle du sommeil pour lui dire de se rendormir ? Je n'ai pas envie que le bébé arrive en son absence « Prends le temps de te réveiller tout de même, je vais prendre un bain ».

Dans la chambre tiède, tu dors profondément. Un baiser, ton prénom prononcé, ton prénom prononcé, un baiser. Une caresse. Tu dors. « Phil, réveille toi, le bébé arrive ». Tu me souris incrédule. Je t'aime ! Oui, ma bourrique bien aimée, lève toi, je ne veux pas que tu manques la suite du spectacle, d'ailleurs j'ai besoin de te sentir près de moi. J'admire ta vivacité à deux heures trente du matin. Habillé, l'air frais, vraiment j'admire.

C'est vrai, j'étais en forme... Je suis resté un peu avec toi dans le bain, puis j'ai fait du café car tu m'as dit qu'Isabelle arrivait. Je t'ai ensuite laissée avec elle, je voulais surtout m'occuper des garçons. J'ai appelé les parents de leurs copains, il était trois heures, c'était rigolo... Je les ai emmenés dormir chez leurs amis, ils étaient tout endormis... La maman de Damien avait laissé la maison allumée, Damien ne comprenait pas pourquoi Mathias était là... Chez Kellian, tout le monde s'est levé en robe de chambre, même la grande sœur, c'était drôle et un peu embarrassant...

Je suis dans mon bain, que fais-tu ? Du café peut-être ? J'essaie de prendre un rythme avec les contractions, je teste des positions, je danse d'une fesse sur l'autre pour passer la minute de contraction dans l'eau. C'est long, je ne suis pas très bien dans ce bain. Isabelle arrive, prend quelques nouvelles, sort se changer puis s'installe près de moi, elle respire avec moi, ne me quitte pas des yeux, en silence. A quoi pense une sage-femme qui attend à côté d'une femme dont l'accouchement avance, mais est loin d'être fini ?

Trois heures. Te voici, tu me manquais. Tu veux savoir si tu réveilles les garçons pour les emmener finir la nuit chez leurs copains. Rose est partie dormir chez Pauline, ça tombe vraiment bien pour elle. Je n'ai envie ni de réveiller les garçons, ni de les éloigner, mais tu sembles décidé et je sais que tu as raison : tout-à-l'heure, je veux pouvoir exprimer la douleur, crier si je veux, sans crainte de les réveiller, et tu le sais. Je te laisse faire mollement, d'ailleurs entre ce bain trop chaud, l'inconfort de la baignoire étroite et les contractions qui commencent à déménager, j'ai du mal à parler. Les garçons entrent dans la salle de bain, tout ensommeillés, tu leur explique que le bébé va naître, Mathias m'embrasse tout tendrement, Louis-Marie intimidé pose vite fait une bise sur ma joue, vous disparaissent tous les trois. Demain, à son retour, du haut de ses 5 ans, Mathias me mimera, soufflante et grimaçante, à mourir de rire : « tu étais comme ça, maman, cette nuit ».

Marre de ce bain ! Isabelle a apporté la chaise d'accouchement dans la salle de bain, mais bien qu'elle s'inquiète pour la moquette ou le lit, je veux vraiment accoucher dans notre chambre : je suis incapable d'imaginer la naissance ailleurs que dans ce cocon un peu reculé dans la maison qui a abrité ces mois d'attente, ces longues nuits sans sommeil passées à guetter les mouvements du bébé... Isabelle n'est pas contrariante. Elle m'enveloppe d'une grande serviette et, la chaise d'accouchement sous le bras, me suit dans l'escalier que je tente de descendre comme une marionnette désarticulée, à cause de la tête du bébé qui me semble occuper et bloquer le bas de mon bassin.

A mon retour, je crois que tu voulais sortir du bain, je t'ai laissée avec Isabelle qui surveillait et j'ai commencé à installer dans la chambre le fameux matelas jaune.

Tu es revenu. Avions nous eu cette délicieuse idée ensemble ? Je ne crois pas, je pense qu'elle est de toi seul, improvisée. Tu repousses notre lit, et installes notre cher, et souple, et fin, et très vieux, et moelleux matelas jaune sur le sol. Ce matelas nous accompagne, il était là lorsque nous avons conçu Alice il y a neuf mois, pendant cette nuit de fête terminée dans notre petit igloo sous les pommiers. Il est trop large pour ce petit espace entre le sommier et l'armoire et remonte un peu sur le côté, formant un nid. Tu complètes le tableau en roulant la couette dessus comme une gros coussin. Perfectionniste – le moment le mérite bien ! – tu fixes ta petite lampe bleue tout en haut de l'étagère, la tourne vers le mur, et, après quelques ajustements, satisfait de ta lumière tamisée, tu éteins le plafonnier. Ce moment marque un virage dans mes perceptions. J'ai quitté la réalité pour entrer dans un univers intérieur, cosmique. Pour moi, la suite s'est passée dans le noir, quelques halos de lumière signalant vos visages, un livre, un espace... Ai-je fermé les yeux ?

Je suis debout, je veux me vêtir, j'ai honte d'être nue, Isabelle, prévenante et discrète, me tend ma chemise que je ne prends pas, occupée par les contractions. Tu t'installes derrière moi, et commence une danse, une lutte, de violents enlacements scandés de cris comme dans une corrida. Chaque contraction me jette contre toi, tu me redresses, je lutte contre la douleur, cherchant à la dompter, à la dominer, la maîtriser, chacune d'elle me pousse à imaginer une nouvelle position plus supportable, une tentative pour poser ou repousser la douleur. C'est un échec. Tantôt je te pousse, m'agenouille, te serre, me lève (t'ai-je mordu ou pincé ? J'en suis sûre, oh mon amour, quelle comédienne, pardon...), t'enlace, tu me soutiens, m'enlace aussi... Je ne sais dans quel ordre, combien de contractions ont eu lieu, je me revois tantôt couchée sur le côté, tantôt à genoux comme suppliante, puis à quatre pattes la tête sur le matelas, tantôt pendue à ton cou, debout, marchant comme une bête traquée, en tailleur me dressant soudain sur mes chevilles... Rien de tout cela ne va. Je suis agacée par mes propres cris qui me déchirent la gorge. Patient, tu restes près de moi, m'offres tes bras, me soutiens, te proposes. Ta présence est fantastique, nécessaire, amoureuse. Tu as l'air calme et confiant. Sans doute es-tu rassuré par les messages paisibles, la posture tranquille d'Isabelle, qui, l'air de rien, nous permet de vivre ce moment pleinement parce que, justement, dans cette tornade, tout va bien et qu'elle le dit.

Parfois entre deux contractions, je tombe immobile, terrassée, sur la couette roulée, moelleuse, je pourrais presque dormir. Pendant ces courts instants, je ne sens rien. Puis mon ventre se tend doucement, se serre, je prends mon souffle, me relève, je te sens derrière moi, tes bras sous les miens, je crie de rage et de douleur, mais tu es là et c'est bon. D'une main ferme, Isabelle me masse le bas du dos avec une huile odorante (du camphre ?), cela soulage, je ne saurais dire si c'est grâce au geste, au produit, ou à la simple attention que représente sa main placée sur l'endroit douloureux de mon dos. Elle propose d'essayer de m'asseoir sur la chaise, tu m'y suis car il y a une place pour toi derrière moi, tes mains sur mes genoux, je me tords et hurle, tu ris, nerveux ou amusé. Je te frappe la jambe : « Ne rigole pas, toi, j'ai mal ! » T'ai-je fait mal ? J'ai frappé fort... Je n'étais nullement fâchée, je trouvais l'instant plutôt comique, mais j'étais dominée par mon rôle : la souffrante. Je suis à nouveau frappée, à ce moment, de cet état très particulier qui me saisit pendant les accouchement, au cours duquel mes perceptions sont dissociées : mon corps, mes gestes, mes mots, sont exaltés, déchaînés, brutaux, mais mon esprit blotti au fond du corps, à l'abri de la tempête, est paisible et heureux, accessible à l'humour, aux commentaires, aux souvenirs, à la réflexion... C'est étrange et unique.

J'étais bien sûr un peu nerveux mais j'avais l'impression que tout allait bien. Je n'ai pas eu peur du tout que cela se passe mal, plus à ce moment là. Je voyais que

tu étais contente d'avoir la place de bouger, il me semblait que l'on ne pouvait rien améliorer. Je cherchais juste à ne pas prendre de place inutilement tout en restant le plus près de toi pour t'épauler.. Tu m'as frappé, c'est vrai, et fort, mais je n'ai pas eu de bleu !... Tu m'as saisi les cheveux aussi, ensuite j'ai plutôt essayé de te donner mes mains à serrer... Tu criais fort, tu t'agitais, tu n'arrivais pas à gérer ta douleur, tu disais que tu n'allais pas y arriver... Mais ce moment n'a pas duré très longtemps, une heure trente peut-être...

Tu as eu un petit échange avec Isabelle, je n'ai pas écouté, je m'accrochais à ton dos, moi aussi, comme tu t'accrochais à moi. Je sais qu'à un moment tu n'as plus crié. Pendant la dernière demi-heure... Peut-être donnais-tu davantage un geste à ta douleur, était-ce une phase de transition ? As-tu pu commencer à pousser à ce moment, peut-être ?

Non, la chaise ne me plaît pas. Isabelle reste pourtant assise en face de la place vide, comme une veilleuse attendant à la porte, à la sortie du tunnel... Alice s'avance, elle va passer, entrer dans ce monde, et Isabelle sera prête à l'accueillir. Par moments, elle tente diverses choses pour m'apaiser et me guider. Quelques phrases me reviennent, paisibles, égales :

- Elle : allez, partenaire, le bébé...
- Moi : Je suis crevée, je n'en peux plus
- Elle : c'est bien normal, c'est un tel effort, c'est pour cela que ça s'appelle le travail.
- Moi : mais pourquoi faut-il en passer par là (non, j'ai honte, je n'écrirai pas les bordées de jurons que je sais avoir prononcées à ce moment là) ?
- Elle (énigmatique) : je te répondrai tout à l'heure.
- Moi : ???
- Elle : Veux-tu toucher pour voir où tu en es ?
- Moi : Fais-le, toi, plutôt
- Elle : 9 cm

- Elle : Accepte la douleur...

Sa petite phrase fait la révolution. Je n'ai cherché qu'à déterminer si la douleur était supportable ou non, pendant qu'Alice se fraye seule un chemin au monde. Sa tête glisse doucement en moi, provoquant ces douleur, quelle joie ! Te voici ma belle... Je sens notre contact intime, l'emplacement de ta tête, l'ouverture en moi-même qui se livre... Je suis à genoux, haletante (c'est donc ça, la respiration du petit chien !), mon buste dressé me semble une colonne de lumière blanche dans le noir de la pièce, un axe de lumière vertical dans lequel mon corps s'efface et par lequel doucement descend le bébé nouveau, mon corps est immobile, seules mes mains volettent près de ma tête comme des papillons, dispersant la douleur comme lorsque l'on vient de toucher quelque chose de brûlant, je répète dans un souffle, plutôt pour me convaincre moi-même, pour me concentrer sur les efforts du bébé et m'effacer devant lui, aussi : « vas-y mon petit, viens, descend, tu peux venir ». Repos. Deuxième contraction immobile et silencieuse, je ne crie plus et ne lutte plus, j'habite cette colonne de lumière blanche éblouissante qui me traverse, seul mon souffle haletant et mes mains voletantes troublent cette extase. Tu attends derrière moi, soudain désœuvré mais toujours attentif, qu'as-tu vu et pensé ? Merci Isabelle, j'ai compris comment accoucher. Je me hisse sur la chaise d'accouchement, puisque Isabelle, décidée, n'a pas quitté son poste de veilleuse face à elle. Elle a tout préparé (la moquette n'aura rien !). Monte sur le siège de cuir rouge mon Phil, je fais chauffer le moteur de ce scooter biplace d'un genre inédit, nous partons en voyage chercher Alice ! Mon sexe est grand ouvert, la main en moi-même sans la moindre honte, je sens, lointain au fond de moi, le lisse arrondi de la poche des eaux.

Nouvelle contraction, je pousse rageusement, les pieds au sol, courbée, les mains appuyées sur tes genoux, dans un rôle peu féminin de tennisman au service, je m'ouvre, la poche descend lentement sous ma main. Fatigue, soudain. Deuxième poussée aussi peu élégante, la poche des eaux est énorme sous mes doigts, elle se rompt finalement et je sens venir, comme tirée par mes doigts qui l'effleurent, la tête du bébé. Troisième poussée, je ne suis plus que passage, le bébé émerge, je veux en finir, je sais que c'est fini, j'ordonne à Isabelle « Vas-y, tire la ! », elle n'en fait rien bien sûr, et soutient délicatement le bébé qui finit de glisser très lentement hors de moi, je le soulève aussitôt contre mon ventre, serré dans mes bras, tout recroquevillé.

Le bébé hoquète, crachote, je lis un instant de tension dans les yeux d'Isabelle, la petite tousse puis pleure enfin, je tente de la consoler, je lui parle, la caresse, « ça y est, tu es là petite, tu es avec nous, tout va bien ». Il est 5h10, Alice est née en quatre heures, je n'en reviens pas. Isabelle dira : « C'est vrai c'était rapide, mais un long moment tu as lutté contre ce qui se passait, cela aurait pu être encore plus rapide. » Que fais-tu mon Phil, qu'as-tu vu, qu'as-tu senti derrière moi sur cette chaise ? Raconte moi... J'aurais aimé que tu sentes toi aussi, du bout des doigts, cet enfant émerger de moi pour venir au monde, pourquoi n'ai-je pas guidé ta main ? Aurais-tu été embarrassé ?

Non, je crois que je n'aurais pas aimé toucher le bébé qui sortait de toi, d'ailleurs comme j'étais derrière toi j'étais gêné par ton ventre, je n'ai pas vu grand-chose de ce moment de la naissance... Ce qui comptait pour moi, c'était d'être avec toi, le plus efficace possible. Bien sûr, souvent il vaut mieux ne rien faire et observer plutôt que de vouloir aider à tout prix, mais je sais qu'une fois dans ton dos je t'aidais, par la présence physique pour m'assurer que tu restes bien au monde avec nous durant cette dernière phase, par la chaleur (car tu étais toute nue !), par l'« appui » que te procuraient mes bras tendus en avant, comme deux barre de traction. Tu y étais presque, Alice arrivait – enfin – et Isabelle avait approché ses mains pour l'accueillir (pour la cueillir), j'ai aperçu une tête violette, puis Isabelle t'a posé Alice sur le ventre, tu l'as soigneusement attrapée et tu t'es couché sur le matelas. Tu étais belle, vous étiez belles, toi et ce petit être tout fripé, rose violacé et gluant, mais déjà plein de vie. Il n'y avait plus que vous deux, la mère et la fille, comme si le monde s'était concentré sur cet espace, à cet instant.

Alice (car c'est bien elle !) crie de toutes ses nouvelles forces, Isabelle tente de la consoler, tenant ses mains, lui parlant. Il fait frisquet. Elle demande une serviette pour l'envelopper (oups, oubliées, la chambre à 25°C, la serviette chauffée à l'avance sur le radiateur...), je glisse sur le matelas sur le sol et prends Alice contre moi. Avec l'accord d'Isabelle, j'essaie de la mettre au sein. Elle ne se débrouille pas très bien, a l'air aussi fatiguée que moi, perdue. Je la guide doucement, bricole pour décaler le cordon qui, toujours entre mes jambes, me blesse. Je ne vous surveille pas, Isabelle s'occupe d'attendre le placenta, tire délicatement sur le cordon. Délivrance. Alice est bien née ! Je veux voir le placenta, courte discussion pour savoir si nous le gardons pour l'enterrer sous le pommier d'Alice. Tu n'as l'air enthousiasmé ni par le spectacle dans la petite bassine jaune, ni par l'idée d'aller creuser sous ce pommier que tu viens de planter pour enterrer l'objet ! Je ne m'entête pas, Isabelle pose discrètement la bassine en proposant de décider plus tard. Elle ligature le cordon, et t'invite à le couper. Tu acceptes courageusement, mais l'entreprise a l'air difficile et tu te bats avec les ciseaux, avais-tu vraiment projeté de le faire, es-tu sensible au symbole de ce geste ? Nous n'en avons pas parlé avant la naissance... Le cordon est blanchâtre, épais, cela me frappe, je le croyais bleu et plus flexible...

Tout se prête à réaliser ce projet fou : m'offrir une douche bienfaitante quelques minutes après la naissance. Isabelle m'aide à me relever et m'emmailote vaguement pour traverser la pièce. Quel délice sous l'eau chaude, j'ai les jambes molles et la tête qui tourne un peu mais je me sens bien, accoucher chez soi touche au bonheur parfait lorsque tout est fini et qu'au lieu de rester 2 heures en salle de travail, on prend une douche avec son savon à la rose préféré, vivante, indemne, comblée.

Moi je regardais le bébé sur le lit, j'ai pleuré un peu, je ne savais plus trop si c'était vraiment terminé, si tout allait bien... Et comme tout était terminé (même si n'était qu'un début !) et comme tout allait bien, alors j'ai regardé Alice, et j'ai pleuré. D'émerveillement. J'ai essayé d'aider d'Isabelle à ranger, mais en vain : elle était bien trop efficace. Elle a réussi à tout remettre en ordre tout en nous laissant dans notre bulle, toi retrouvant ton corps et moi contemplant notre fille.

Isabelle a langé Alice, nettoyé la chambre rapidement et discrètement, vous avez refait le lit, la chambre est toute neuve, le jour est tout neuf, Alice est toute neuve, on s'aime, tout est paisible, c'est fantastique. Je me couche sous la couette orange, sur l'oreiller coloré, Alice tout contre moi (« Si tu la prends sous la couette contre toi, on peut se dispenser de la couvrir pour le moment », précise Isabelle, chic !).

- Elle : Tu m'as demandé pendant l'accouchement pourquoi il fallait en passer par là, veux-tu ma réponse ?
- Moi (distraite) : hmhhh
- Elle (dans un sourire) : Parce que cela vaut la peine.

Après je ne sais plus. As-tu dormi ? Es-tu resté près de nous ? Quand Isabelle a-t-elle pesé Alice pour nous annoncer 3,560 kg ? Etes-vous partis tous les deux vous faire un thé dans la cuisine toute proche ? Isabelle remplissait des papiers, sans allumer la lumière, seule dans la cuisine...

Le temps de tout ranger, de prendre le temps, de te doucher, de vous installer toutes les deux dans le lit, de peser Alice aussi, de faire un certificat... nous arrivions au bout du petit matin. Vers 7 h ou 7h 30, Isabelle est partie. Je me suis couché avec vous deux. Nous n'avions pas sommeil, mais tu as rejoint Alice dans son sommeil. Moi, je me suis levé, et j'ai envoyé des messages à nos familles et amis. Puis tu t'es relevée je crois, tu as aussi envoyé des messages, nous avons pris des photos du bébé et de la première rose du matin (qui apparaît sur le faire-part), et je suis parti chercher Rose.

Je nous revois vers 7 heures, Alice dormant sous la couette, et tous les trois autour de la table avec un thé, du pain... Délice simple de la vie, bébé dort, petit déjeuner, juste une heure trente ou deux heures après la naissance, un autre délice. « Tu dois être très fatiguée, Isabelle, vas-tu dormir en rentrant ? – Non, je vais rentrer déjeuner chez moi, puis j'attends des amis pour midi, je dormirai ce soir » Ah... J'admire sa sérénité. Elle s'en va, promettant de revenir dans deux jours.

Frappés d'incrédulité, de poésie, d'élan vital, de fierté, nous envoyons des messages aux amis, appelons la famille pour annoncer la naissance d'Alice. Vers dix heures, tu vas chercher Rose, toute joyeuse : « Elle est belle, elle est vraiment belle comme bébé, bravo maman ! »

C'est la fête des mères aujourd'hui... Tu pars chercher les garçons. Il y aura encore toutes ces photos d'Alice traquées tendrement pour mieux nous persuader de cette incroyable réalité, le collier de nouilles vert de Rose, le retour des garçons en fin de journée, ton joli gâteau blanc, la BD faite main de Loulou offerte à l'improvisiste, pudiquement et tendrement, le petit baiser de Mathias à Alice, le disque de musique orientale, la guirlande chinoise de petites filles multicolores accrochée sur la façade pour annoncer la naissance aux voisins, l'extravagant

bouquet blanc livré dans l'après-midi, la jolie rose du jardin fraîche éclore, la pluie de printemps, battante et légère, qui nous garde à la maison, cocon d'amour ce jour là. Et toi, tout jeune papa, et moi si fière et touchée de tout ce que tu as su faire cette nuit et ce jour nouveau, de cette nuit de lutte et de passion qui nous unit. Et la blonde et puissante Alice aux grands yeux gris écarquillés pour boire le monde dès sa première heure.